

La conversion du « marchand de bonheur »

Le « Compagnon de la chanson » Jean-Pierre Calvet a écrit un seul livre : une anthologie de textes sur la spiritualité publiée neuf mois après sa mort.



Jean-Pierre Calvet se joignit aux « Compagnons de la Chanson » en 1956.

(ERD)

L'ITINÉRAIRE de Jean-Pierre Calvet n'est pas banal. Fils d'un policier montégasque qui avait perdu son emploi à la suite d'un accident, il fut élevé dans une famille pauvre mais enveloppé d'amour et de musique.

Adolescent, il aspirait à jouer du trombone dans un orchestre symphonique lorsque la tuberculose l'obligea à changer de voie. Des mois et des mois de souffrance. Et pourtant... « *Se vous-nous ce qui est un mal ou un bien ? Si la maladie n'était pas venue bouleverser mes plans, sans doute ne serais-je jamais devenu Compagnon de la Chanson* », écrira-t-il quarante ans plus tard.

Devenu guitariste et chanteur, le jeune homme se joignit au groupe des « Compagnons » en 1956. « *Je me retrouvai "vedette" du jour au lendemain et entamai une nouvelle vie, de tournées, de voyages et d'enregistrements (...)* Un soir, dans un restaurant d'Haïfa, je transcrivis sur une nappe en papier l'air qui se jouait dans ma tête. Cette première chanson, *le Marchand de bonheur*, connut un énorme succès ».

La gloire et l'argent

La vie offrit alors à Jean-Pierre ce dont tant d'hommes rêvent : la gloire et l'argent. Et pourtant... « *Heureux d'être "arrivé"* », *Je commençais aussi, au fil des années, à ressentir confusément que le chemin ne s'arrêtait pas là* ».

Dans un style dépouillé, avec des mots simples qui conduisent directement à l'essentiel, le chanteur résume sa prise de

conscience progressive : « *J'observais les autres, mes collègues, les vedettes, voyais combien nombre d'entre eux connaissaient l'angoisse et l'insatisfaction en dépit de leur gloire. Le succès est volatile, et nul dans ce métier ne sait s'il tiendra toujours l'affiche demain. Aussi faut-il perpétuellement se dépasser, se pousser. Et je commençais à être fatigué de cette constante pression. A quoi bon ? M... Mais je. Pourquoi suis-je en train de courir ? Est-ce pour gagner encore plus d'argent, recueillir toujours plus de bravos ? Sans même m'en rendre compte, j'étais en train de me poser les questions éternelles : où vais-je ? Pourquoi ?* »

Malgré une existence bien remplie, Jean-Pierre Calvet est saisi de vertige en regardant au cœur de lui-même. « *Ce désarroi devant l'abîme rie valut une dépression* ». Et pourtant... « *Les souffrances peuvent aussi être de nouvelles naissances* » écrira-t-il plus tard.

Lui qui n'avait jamais eu la « fibre religieuse » découvre alors la spiritualité à travers les livres de Krishnamurki, Gurdjieff et, surtout, Arnaud Desjardins. De ce dernier, il dira « *J'entendais la voix de cet homme à travers la page imprimée. Cette voix s'adressait au plus intime de moi-même (...)* Je venais de trouver mon maître ».

Cette « voix » (il ne rencontrera pas Arnaud Desjardins) allait donner un sens à sa vie. Jean-Pierre Calvet avait dépassé la cinquantaine et il mesurait pleinement la profondeur de telles phrases : « *Rien de ce qu'on a n'est éternel. La question*

n'est pas d'avoir mais d'être. Tout ce que nous avons peut nous être enlevé. Ce que nous sommes ne peut pas nous être enlevé » ou encore « *la voie qui mène à la libération de la souffrance passe par l'acceptation de la souffrance* ». « *Réussir sa vie c'est être prêt à mourir consciemment* ».

« C'est beau »

Il les transcrivit dans son anthologie des textes d'Arnaud Desjardins et tentera de les mettre en pratique jusqu'à sa mort le 16 février 1989.

Son témoignage a d'autant plus de valeur que la paralysie avait réduit l'horizon des derniers mois de sa vie aux murs d'une chambre. « *Mais* », confiait-il en août 1988, « *la sagesse dont Arnaud s'est fait l'un des porte-parole, m'accompagne partout, désormais. J'essais tant bien que mal de lui rester fidèle, instant après instant* ».

« *Peu de temps avant de nous quitter ajoutent son épouse et son amie Marie-Pierre. Il put enfin nous dire qu'il allait mourir, exprimer cette vérité que tout nous porte à fuir. A compter de ce moment, il fut beaucoup plus détendu et paisible. Il avait accepté de prendre congé. Il nous demanda un jour si nous allions le suivre, puis murmura : « C'est beau ».*

Philippe MATHIEU

« *Arnaud Desjardins, le baladin et la sagesse* » par Jean-Pierre Calvet aux éditions « *la Table ronde* »